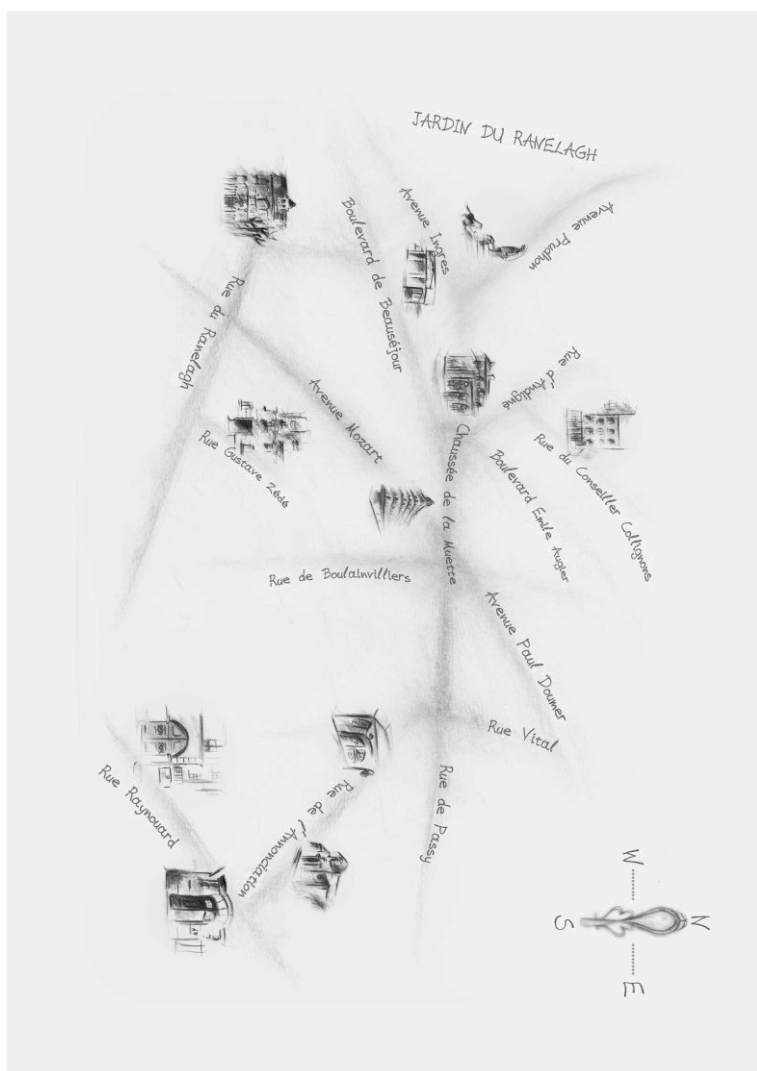


PAUL MARTIN ET
LA LOUPE MAGIQUE



Georges Alexandre Vagan

Paul Martin et
la loupe magique

Roman

Ce livre est une oeuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

© Georges Alexandre Vagan

*«A beautiful bay as if made of glass lay before the travelers
and right in front of them was the **small plain house.**»*

PROLOGUE



Un renne sortait du bois, tôt le matin. Sur son dos était assis un petit garçon, devant lui s'étendait un long champ blanc de l'autre côté duquel on pouvait apercevoir la ligne noire de la baie. Dans le ciel étincelait de mille feux l'aurore boréale, elle passait du vert au bleu presque violet et lors du passage de l'un à l'autre, elle était teintée d'or. Ce tableau céleste était réfléchi sur le blanc de la neige de telle manière qu'il était difficile de distinguer le ciel de la terre.

On pouvait voir que le renne cherchait quelque chose avec beaucoup d'entrain sur le tableau qui s'étendait devant lui, la pièce manquante au puzzle,

celle dont le manque floute l'image. Quand enfin il l'eut vue, il s'écria :

— La voilà !

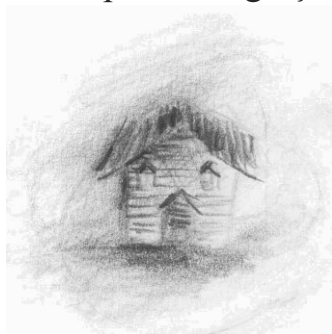
— Qui ça ? demanda le garçon, étonné.

— Tu vois, de l'autre côté du champ, sur la droite, la petite maisonnette scintillante ?

— Tout scintille par ici !

— Regarde vers la ligne noire de la côte, tu la vois ?

— Oui, je la vois, répondit le garçon.



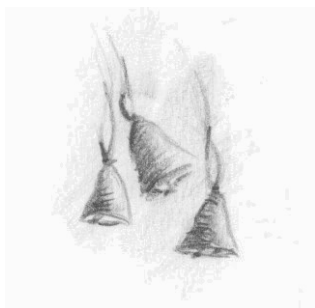
— Eh bien dessus, regarde tout droit. Maintenant, un peu plus à droite...

Sur la ligne noire se dressait un cabanon de pêcheur ; de sa cheminée s'échappait une fine couche de fumée.

— Nous touchons au but !

Le renne, qui se trouvait sur une colline qui marquait l'orée de la forêt, prit son élan et bondit vers le champ, ce qui donna au petit garçon

l'impression de s'être envolé. Ils foncèrent à travers le champ qui semblait s'étendre à l'infini. Les traits de la maisonnette étaient de plus en plus nets. Voilà qu'on pouvait distinguer deux petites fenêtres desquelles émanait une chaude lumière dorée. Encore un peu et le champ se retrouverait dans leur dos, tandis que la forêt ne serait plus qu'une ligne verte à l'horizon. Et voilà qu'apparut devant les voyageurs une belle baie qu'on aurait pu croire faite de verre, ils se trouvèrent devant une petite maisonnette humble et peu attrayante. Le petit garçon tenta d'apercevoir l'intérieur au travers des fenêtres gelées, mais il ne le put pas. Le renne se baissa afin que son cavalier puisse descendre de son dos.



Le garçon sauta habilement du dos hirsute et se retrouva devant la porte. Elle était de bois et des jointures de fer serraient les planches poussiéreuses. Au-dessus de la porte étaient accrochés des grelots qui tintaient joyeusement à mesure que le vent les

faisait danser. Le garçon se dit qu'ils devaient permettre de retrouver la maisonnette lorsque, par exemple, une tempête de neige empêchait de la voir.

Le renne, de son nez, lui poussa doucement l'épaule et l'encouragea :

— Allez, un peu d'audace voyons !

Le garçon toqua à la porte et la réponse ne se fit pas attendre :

— Entrez, dit une voix.

Il poussa la porte d'une main, mais elle ne s'ouvrit pas. Alors il poussa la porte de toutes ses forces, à deux mains, et lorsqu'elle céda, il s'envola vers l'intérieur en trébuchant sur le pas de la porte enneigé ce qui le fit dérapier, comme sur des skis, sur le sol glissant.



— Un bonhomme de neige! Un bonhomme de neige! s'écrièrent des voix.

Il entendit des rires. Le garçon ne pouvait lever les yeux depuis le sol, car ses pieds n'arrêtaient de glisser. Mais voilà qu'il put attraper le cou du renne qui l'avait suivi à l'intérieur.

— Oh ! J'ai failli tomber!

Le garçon leva la tête et écarquilla les yeux tant sa surprise fut grande : il était dans une grande pièce, entouré de tous les côtés par des nains aux tenues multicolores. Ils se roulaient par terre en riant et répétaient « Un bonhomme de neige! ». Le garçon se demanda de quoi ils parlaient, car à part le renne et lui, il n'y avait personne aux environs. Puis il comprit que les nains parlaient de lui : le temps du trajet, la neige l'avait complètement enveloppé, de telle manière qu'il ressemblait vraiment à un bonhomme de neige.

— Je ne suis pas un bonhomme de neige... dit-il d'une petite voix.

— Au travail ! dit une voix autoritaire après un claquement de mains.

Tout le monde se tut. Le garçon comprit que c'était quelqu'un d'important, le policier qui régulaient le mouvement dans la rue près de l'école avait la même intonation.



De l'autre côté de la salle se trouvait un nain imposant, vêtu d'un caftan de velours bleu brodé d'or et arborant une longue barbe. Dans sa main se trouvait une canne dorée qu'il tapa deux fois contre le sol, après quoi tous les autres nains retournèrent à leurs occupations.

Le nain regarda attentivement le renne, puis le garçon, et hocha la tête, leur faisant signe d'avancer. Plus le garçon avançait et plus il pouvait voir de détails sur la tenue du nain: sous sa barbe, il y avait une ceinture argentée ornée d'une étoile et ses pantoufles dont les bouts étaient courbés, étaient parsemées de pierres bleues et vertes.

Quand ils ne furent plus qu'à une dizaine de pas du nain, il leur fit un signe de la main et les compagnons s'arrêtèrent. Le garçon se dit qu'ils n'avaient pas dû arriver au bon endroit, mais le nain interrompit ses pensées:

— Qui êtes-vous et qu'est-ce qui vous amène jusqu'à nous?

Depuis qu'il était entré dans le hall, ce qu'il voyait avait obligé le garçon à écarquiller les yeux. La taille du hall dépassait largement les dimensions de la maisonnette dans laquelle ils avaient pénétré! Une étoile était suspendue au plafond, elle ressemblait à celle que l'on peut voir sur les cartes de Noël du kiosque de l'avenue Mozart. Autour de cette étoile, on pouvait distinguer douze lustres représentant les signes du zodiaque. Le garçon les reconnut tout de suite, ils étaient disposés exactement comme au plafond de sa chambre. Le trop-plein d'impressions lui colla la langue au palais; il ne pouvait plus rien dire.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme? lui demanda le nain d'une voix plus douce.

Le garçon essaya de lui répondre, mais sa langue refusait toujours de lui obéir, il se tourna vers le renne. Celui-ci, ayant apparemment compris la situation dans laquelle se trouvait le garçon, répondit:

— De graves circonstances nous ont amenés ici.

— De graves circonstances... marmonna le nain dans sa barbe. Après avoir marqué une petite pause, il fit un signe de la main et deux jeunes nains sortirent de derrière son dos. Ils souriaient.

— Eh, Ellie, Kollie, accompagnez-les jusqu'à la cheminée, qu'ils se réchauffent. Donnez-leur à manger, qu'ils soient rassasiés. Ne les embêtez pas, les avertit le nain en leur lançant un regard sévère au travers des verres de ses lunettes. Je notifie de votre arrivée, dit-il au renne d'un ton bien moins officiel.

Puis, ayant habilement fait demi-tour sur ses talonnettes il quitta le hall.



— Suivez-nous, dirent en même temps Ellie et Kollie, et ils se dirigèrent tous ensemble vers le fond de la salle, en direction de la constellation du taureau.

Ils arrivèrent bientôt près d'une grande cheminée, de taille humaine, dans l'âtre de laquelle dansait joyeusement une belle flamme. À côté étaient disposés dans le désordre fauteuils et canapés. Un énorme tapis de laine couvrait le sol.

Le garçon s'assit au plus près du feu dans un fauteuil de velours, ses pieds, son dos, son corps tout entier, endoloris par le froid, étaient parcourus par le plaisir incomparable d'être pénétrés jusqu'à l'os par la douce chaleur.

Le renne s'étendit à côté sur le tapis, allongeant ses sabots vers le feu. Les nains, comprenant que leurs invités étaient fatigués, attendaient, silencieux, à côté en les laissant profiter de la chaleur et du calme.

— Du lait chaud et du miel! dit le renne.

Le garçon ouvrit les yeux, instantanément un des nains se retrouva devant lui:

— Et vous, jeune homme, que voudriez-vous?

— Moi...? Le garçon était confus, embarrassé, il n'avait jamais parlé à un nain avant. Il était pensif, et ne dit plus rien.

— Très bien! lui répondit le nain avec un sourire et les deux nains disparurent derrière une porte à droite

de la cheminée.

Le garçon regarda le renne. Sa fourrure brillait baignée par la lumière dorée, ses cornes imposantes étaient noires et se terminaient par des bouts blancs, aiguisés comme des lames, elles ornaient sa fi tête qui conduisait vers un large et puissant cou, puis ce dos auquel, toute la nuit durant, s'était accroché le garçon.

La porte près de la cheminée s'ouvrit, laissant apparaître les deux nains: sur le plateau d'argent porté par l'un des deux trônait une cruche d'argent remplie de lait dont s'échappait un mince fi de vapeur, à côté étaient posés un bol doré et un tonnelet de miel. Il se dirigea vers le renne. De derrière son dos sortit le second nain, tenant dans la main un plateau similaire. Dessus, un chocolat chaud et des brioches fraîches, ainsi qu'un petit pot de beurre. Le premier nain prit habilement une table non loin de là et la déplaça d'une main vers le fauteuil où siégeait le garçon, il posa délicatement le plateau dessus et leur souhaita:



- Bon appétit!
- Merci, répondit le garçon.
- Nous serons non loin d'ici, si vous souhaitez autre chose, vous n'aurez qu'à le dire et nous l'accomplirons.

Les nains firent une révérence et disparurent derrière la même porte de laquelle ils venaient d'apparaître.

Le renne, ne s'interrompant plus, buvait le lait depuis le bol doré. On voyait qu'il était très fatigué. Le garçon aussi se mit à manger. Ô combien ce moment est agréable, presque divin, quand la faim te torture et là, soudain, une bonne et douce brioche, imprégnée de crème, arrive dans ta bouche et touche ta langue. Ça donne l'impression que ses arômes imprègnent la bouche, et voilà que le chocolat chaud ajoute du goût et remplit de bonheur le corps entier.

Le garçon profitait de ce festin et, une fois sa faim vaincue, il eut envie d'inspecter de plus près l'endroit où il venait d'arriver...



CHAPITRE 1

PAUL



C'était un clair jour de décembre. L'odeur de la fumée sortant des cheminées se mélangeait à celle, plus douce, des baguettes fraîchement cuites, du café et du chocolat chaud. Ce matin, la neige, qui était tombée à gros flocons et avait donné l'impression d'avoir recouvert la ville pour un moment, fondait déjà et l'eau coulait le long des trottoirs, grondant dans les caniveaux. Les rues menant vers les places de La Muette et Passy étaient, à cette heure-ci, remplies de monde. Les enfants, s'amusant, tapaient de leurs pieds vêtus de bottes dans les flaques, de façon à ce que les gouttes, telle une nuée de petits diamants, atterrisse sur les passants. Les parents tiraient sur les bras de leurs enfants, agacés, mais l'enfance est insensible à la sagesse des aînés et fonce toujours

vers l'amusement, tout droit sans rien prendre en compte.

Les grandes portes de bois de l'école de la rue Raynouard n'étaient pas encore ouvertes, les parents formaient une foule des deux côtés de la rue en attendant leurs enfants. Ils venaient toujours un peu plus tôt, pour avoir le temps d'échanger entre-deux. C'était une sorte de club, si l'on peut dire, où l'on apprenait les dernières nouvelles; on s'y mettait d'accord sur qui viendrait passer du temps chez qui. Les parents se connaissaient très bien entre eux, la plupart avaient eux- mêmes été élèves ici, plus tôt. Comme la plupart des professeurs connaissaient beaucoup des parents depuis leur enfance, ils formaient tous une grande famille. Non loin de là, près de la barrière devant la maison de Balzac, était positionné un policier, qui semblait connaître tout le monde et faisait aussi partie de cette famille.



Et voilà que tout le monde discutait, souriait, riait, et il semblait que ça n'aurait pas de fin quand soudain, on entendit le bruit du verrou de la grande porte. Alors s'installa un silence, qui marquait la pause entre la fin d'un instant et le début du suivant. Un battant de la grande porte s'ouvrit et l'on y vit le visage souriant de Madame Audoux et derrière elle, le directeur, Monsieur Plaud.

— Bonsoir Messieurs, Mesdames! salua-t-il.

— Bonsoir Monsieur! répondit la foule.

— Joyeux Noël ! Bonnes vacances! dit-il en prenant place à l'extérieur de la porte, et une foule de parents entra dès qu'il fut passé. À droite, derrière une petite grille, attendaient les élèves des classes moyennes; les plus grands sortaient seuls et leurs parents devaient les attraper parmi leurs amis; pour récupérer les plus petits, il fallait monter vers la cour intérieure.

La porte de la classe au premier étage s'ouvrit lentement et une foule d'enfants s'en échappa.

— Bonnes vacances, Hector! À l'année prochaine!

— Ahah! Amaury! Est-ce que tu restes, ou vous partez pour les vacances ?

— Non, je reste, on ne peut pas partir cette année, ma sœur est tombée malade.

— Passe-lui le bonjour, alors on se verra peut-

être?

— Avec plaisir! Aller, salut! Et Amaury descendit les escaliers en riant.

— Salut! Salut!

De toutes parts, on entendait des enfants qui se disaient au revoir tour à tour. Les frottements des manteaux, le bruit des pas sur les marches en bois de l'escalier en colimaçon qui menait dans la cour. Les enfants aimaient avec un peu d'élan glisser sur les marches polies par le temps et les pas. Parfois, il arrivait des malentendus, quand un enfant, en glissant, entraînait encore deux ou trois de ses camarades dans sa chute et faisait tomber tous ceux qui se trouvaient dans l'escalier, et cette avalanche d'enfants, emportant tout sur son passage, arrivait jusqu'au rez-de-chaussée et pouvait même débouler dans la cour.

Paul n'aimait pas ce genre de situations et son caractère sage le faisait les éviter. Paul était un garçon de dix ans, il n'était pas très grand, comparé à ces camarades de classe, il avait des yeux gris-vert sur un visage ovale, pâle et maigrichon. Ses cheveux châtain clair ornaient sa tête de leurs boucles. Il se différenciait de ses camarades par son caractère laconique, non pas qu'il n'aimât pas parler, bien au contraire, mais il n'aimait pas parler juste pour parler, comme le font souvent les enfants, de telle façon que si

on le leur demandait parfois, ils ne sauraient dire de quoi ils parlent. Il avait dû mûrir très tôt, et la responsabilité qui était posée sur lui émanait dans tous ses actes. Ça faisait quelques années que son père n'était plus parmi eux et sa mère était souvent malade, depuis le dernier Noël, elle ne sortait plus du lit. Il devait donc aller seul à l'école et y emmener son petit frère. Il attendit donc que ses camarades prennent un peu d'avance et descendit lentement jusqu'en bas de l'escalier puis dans la cour. De l'autre côté de cette cour le fils yeux bleus de son frère Pierre.



Pierre était son opposé : il avait le visage rond, un grand sourire et le caractère de celui qui agit avant d'avoir eu le temps de réfléchir et qui ne regrette jamais ses actions, parce qu'il savait : tout ce qu'il faisait était bien fait, et cette assurance le gardait dans une joie permanente dans son grand cœur. D'ordinaire, les enfants sont amis avec certains, pas avec d'autres ou alors ils ont leur cercle d'amis, pour lui tout était différent : quand bien même le monde entier trouverait une place dans son cœur, ça ne lui suffirait pas, il était l'ami de tous et de chacun, et ses camarades l'aimaient ne serait-ce que pour la possibilité de dire « Pierre est mon ami ».

— Paul ! Paul ! s'écria Pierre à travers toute la cour.

Paul arriva dans la partie de la cour où, derrière la barrière, on attendait les parents, grands frères et grandes sœurs des plus petits.



— Paul, aujourd’hui, il faut écrire la lettre au père Noël ! Paul, n’oublie pas, s’il te plaît, aide-moi! répétait sans cesse Pierre.

Paul le prit par la main.

— Joyeux Noël et bonne année! dirent-ils à Madame Dominique. Pierre tendit ses lèvres vers elle, toutes les maîtresses l’aimaient beaucoup, il lui suffit de les regarder dans les yeux et tout lui était permis. Madame Dominique lui tendit avec plaisir sa joue et lui rendit un bisou.

— Joyeux Noël, Pierre et Paul, répondit-elle.

Les deux frères avançaient lentement à travers la foule en se tenant la main, ils se dirigeaient vers le portail. Derrière le portail se tenait M. Plaud, il serrait les mains de ceux qui sortaient et offrait un petit chocolat, enroulé dans un emballage vert, avec un aigle doré, symbole de l’école.

— Joyeux Noël, Paul et Pierre! interpella-t-il les deux frères.

Ils le rejoignirent. Il posa sa main sur l’épaule de Paul, lui donna quelques chocolats et le regarda droit dans les yeux. C’était le regard d’une personne qui comprenait tout et qui voulait apporter son soutien, du moins c’est comme ça que Paul le ressentait.

— Transmets mes salutations à ta maman, et souhaite-lui de bonnes fêtes et un bon rétablissement.

— Merci Monsieur!

Ensuite, il regarda Pierre et prit un air sévère. Pierre lui sourit en retour, il comprenait bien que c'était un air simulé.

— Joyeux Noël, Pierre! dit-il en lui donnant un chocolat.

— Merci Monsieur!

Les frères, se tenant par la main, allèrent à gauche, suivant la rue Raynouard, ils tournèrent à gauche sur la rue de l'Annonciation, ils passèrent la laverie, puis la place de l'église, ici, des enfants s'arrêtaient souvent en rentrant et jouaient au football.

Paul n'aimait pas cette rue, ici se trouvait l'église où avait eu lieu le service funéraire de leur père. Ce jour-là, il y avait le même temps ensoleillé, il y avait beaucoup de monde dans l'église, tellement qu'il n'était pas facile de respirer. Il se rappelle que Pierre pleurait avec sa mère; avait-il pleuré? Il ne s'en souvenait pas. Il se rappelait les questions qui le traversaient: comment était-ce possible? Comment une personne en parfaite santé, qui était au centre de leur vie, avait pu juste disparaître, mourir? De nombreuses personnes étaient venues le voir, elles lui posaient des questions, il ne se souvenait ni de leurs mots ni de leurs visages, il n'aimait pas repenser à ce jour et il essayait de passer cet endroit au plus vite.



À la fin de la rue de l'Annonciation, à cent mètres de la place de Passy était installé le marché de Noël. Des deux côtés de la rue, les marchands avaient disposé leurs étals devant les boutiques et dessus on pouvait trouver de tout, des sucreries de Noël aux

gants de ski. Cette partie de la rue était sûrement le coin préféré des habitants des quartiers de Passy et La Muette. Quand leur mère était encore en bonne santé, et qu'ils rentraient ensemble de l'école en passant par ici, elle achetait toujours quelque chose de bon ici. Ils aimaient s'arrêter pour boire un chocolat chaud chez Papayanis.

— Eh, les garçons, venez ici ! s'éleva une voix qui couvrit l'espace d'un instant le brouhaha environnant. Oui, oui! C'est à vous que je parle, Paul! Pierre! Venez voir!

Les frères approchèrent de la pâtisserie de Monsieur Michael, ou comme il aimait se présenter « Michalis ».

Devant eux se dressait un grand et gros monsieur, il était le plus grand qu'ils aient jamais vu. Il avait un visage rouge, souriant, avec de grandes dents blanches, des yeux bleus très gentils, et une grosse voix. Il parlait toujours tellement fort, que ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient croire qu'il criait. Il faut dire que la vitrine de la pâtisserie de M. Papayanis était aussi atypique que son propriétaire et était le lieu préféré de tous les enfants qui passaient et la raison de beaucoup de pleurs et caprices. Elle mettait en scène un atelier fantastique dans lequel des nains fabriquaient toutes sortes de pâtisseries et tout était si bien fait que les enfants pouvaient passer des